

vaste palais, je n'occupe qu'un petit coin au rez de chaussée : une petite fenêtre, où je ne saurois pas même fourrer la tête pour me montrer, fait tout mon jour. Mais tandis que le derrière du Palais n'est qu'une grosse et épaisse muraille qui ferme le bâtiment dans toute son étendue, et que personne ne jouit de la vue et des aspects que présente la région située au delà ; j'ai, par un avantage singulier de ce côté là une fenêtre bien construite et bien claire ; où je vois les plus belles campagnes, des jardins délicieux, des rochers, des cascades, des forêts d'une agréable verdure, où regne un printems éternel, un calme parfait, un soleil pur : toutes choses dont n'ont aucune idée les celebres et grands écrivains qui demeurent avec moi ; jamais leurs regards ne se nourrissent de ces charmantes images, et ils ne doutent pas même de leur existence. »

Un journal de la fin du 18^e siècle dont l'« auteur », pour employer le terme de l'époque, donnait à ses lecteurs des nouvelles parfois vieilles de plusieurs mois, ne peut être comparé à un périodique moderne. A cette époque où les critiques d'ouvrages littéraires et scientifiques occupaient une place importante dans beaucoup de journaux, Feller avec son érudition prodigieuse en théologie, en littérature latine, dans les sciences naturelles et physiques était un rédacteur remarquable, d'autant plus qu'il avait une grande aisance à s'assimiler des matières inconnues et qu'il avait sans doute une grande facilité d'expression. Beaucoup de ses lettres sont adressées à des lecteurs du Journal ; le nombre restreint des abonnés lui permettait d'entretenir de cette façon des relations personnelles avec eux, il aimait discuter avec eux sur des sujets qu'il avait déjà traités au Journal. Modeste dans sa vie et maladroit dans les questions d'argent, comme il résulte aussi de l'Itinéraire, il ne considérait pas son activité journalistique comme une entreprise lucrative.

Une lettre du 27 janvier 1779 nous renseigne que les salaires qu'il recevait pour ses « petites occupations littéraires » étaient modiques, mais qu'ils lui permettaient de mener une existence indépendante. « J'ai un bon quartier, une bonne table, je suis à même d'entretenir Hansel avec 2 Alegro, de faire les frais d'une correspondance très étendue, et de me réjouir tous les ans par deux agréables voyages à mon choix. » En ce moment, il était en train de faire imprimer un petit traité de *Lord Jenyns*, membre du Parlement britannique, sur le Christ, il avait l'intention de publier prochainement un recueil de ses petites pièces latines. Une lettre du 19 avril 1778 nous renseigne que les viandes produisent sur lui un plus mauvais effet que les poissons et les légumes, de sorte que la semaine sainte est pour lui une époque de santé, de force, de joie, même de génie, alors que la fête de Pâques est une date de faiblesse et de stupidité. Le 23 mai 1778, il prévient un ami qu'il revient d'une « course de santé » en Brabant et en Flandre, qu'il ne lui faut qu'une quinzaine pour courir les grandes villes. « De là jugez du peu de gravité et de dignité que je mets dans mes démarches, et du degré de frivolité où je suis encore à l'âge de 42 ans. »

En décembre 1774, il se montre très flatté de la lettre d'un souscripteur qui s'était déclaré très content de la partie littéraire du Journal. Suit une discussion sur les arguments en faveur de l'existence de Dieu. Une de ses lettres du 1^{er} décembre 1778 nous dépeint ses tribulations comme jour-